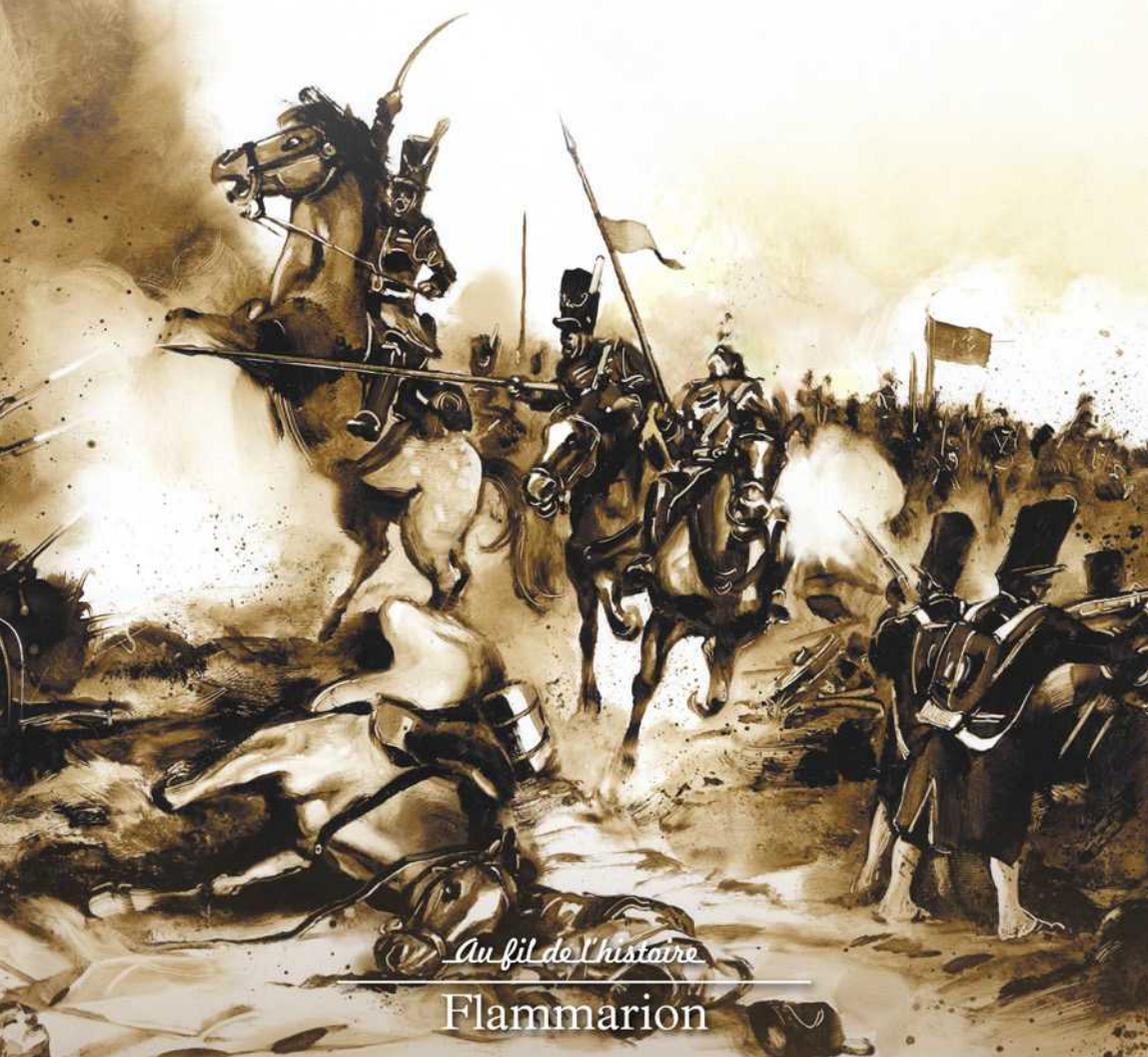


MARIE-PIERRE REY

L'effroyable tragédie

UNE NOUVELLE HISTOIRE
DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE



Au fil de l'histoire

Flammarion

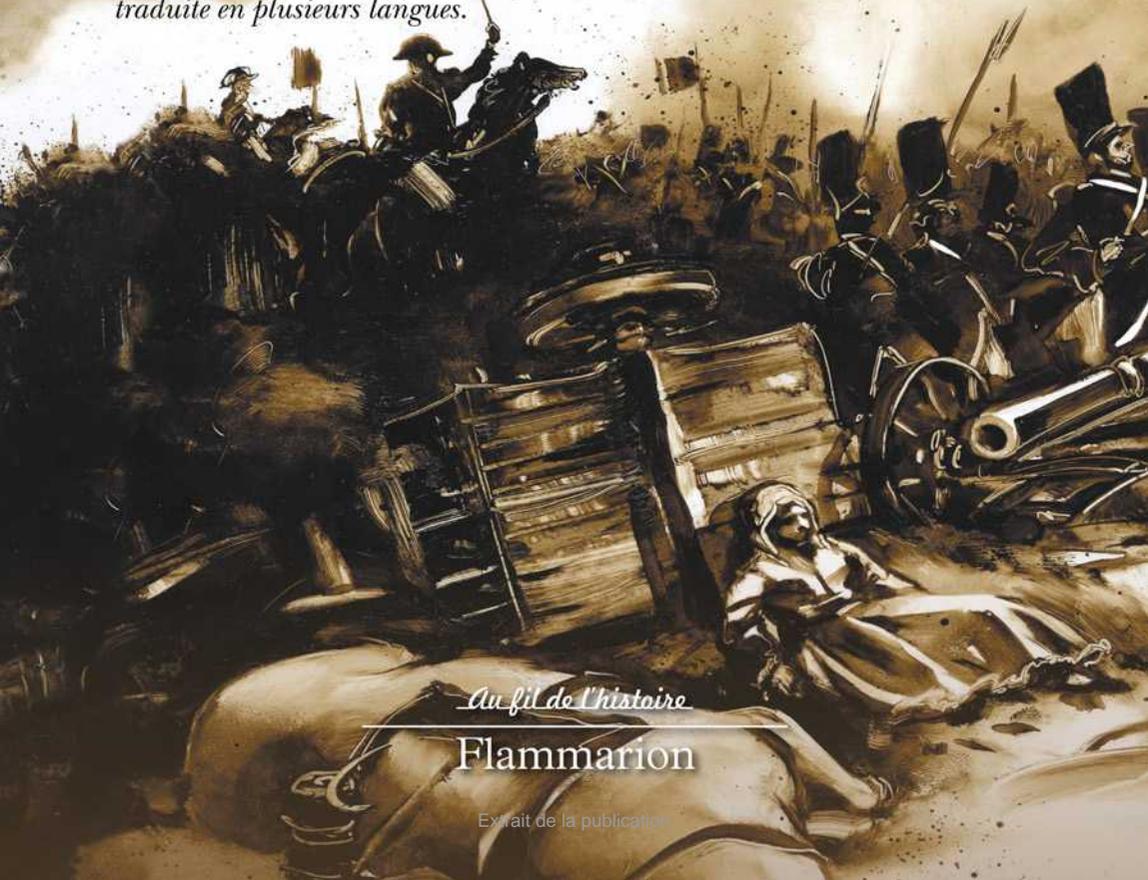
MARIE-PIERRE REY

L'effroyable tragédie

« Notre division était anéantie ; ne pouvant avancer par la route, je passais par les champs où s'entassaient derrière moi des hommes et des chevaux blessés et mutilés, dans un état des plus horribles. Décrire ces horreurs est au-dessus de mes forces. » Sous la plume du lieutenant Andreev, qui en 1812 combattait, tout jeune homme, dans les rangs de l'armée russe, l'atroce bataille de la Moskova se dévoile. Comment saisir ce que fut la campagne de Russie pour ceux qui la vécurent ?

Proposer pour la première fois une histoire humaine, totale, de la guerre qui opposa l'Empire français à l'Empire russe, en s'appuyant sur des sources jusque-là négligées et des matériaux d'archives inexplorés : tel est l'objet de ce livre. Les sans-grade, civils ou simples soldats, y tiennent le même rang que les héros de guerre ; la voix du peuple russe s'y mêle à celle des grognards de la Grande Armée, pour éclairer d'un jour nouveau l'affrontement des deux géants qui déchira l'Europe.

Marie-Pierre Rey, professeur d'histoire russe et soviétique à l'université Paris I-Sorbonne, est l'auteur d'une biographie d'Alexandre I^{er} (Flammarion, 2009) traduite en plusieurs langues.



Au fil de l'histoire

Flammarion

Extrait de la publication

L'EFFROYABLE TRAGÉDIE

Dans la même collection

- Michael Barry, *Le Royaume de l'Insolence. Afghanistan, 1504-2011.*
Jean-Paul Bertaud, *Les Royalistes et Napoléon.*
Jean-Paul Bertaud, *L'Abdication. 21-23 juin 1815.*
Olivier Chaline, *L'Année des quatre dauphins.*
Richard Evans, *Le Troisième Reich* (3 volumes).
Victor Davis Hanson, *La Guerre du Péloponnèse.*
Françoise Hildesheimer, *La Double Mort du roi Louis XIII.*
Julian Jackson, *La France sous l'Occupation.*
Ian Kershaw, *La Chance du diable. Le récit de l'opération Walkyrie.*
Paul Payan, *Entre Rome et Avignon. Une histoire du Grand Schisme
(1378-1417).*
Guy Walters, *La Traque du mal.*

Marie-Pierre Rey

L'EFFROYABLE TRAGÉDIE

Une nouvelle histoire
de la campagne de Russie

Flammarion

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-8145-5

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Au XIX^e siècle, l'Empire russe vit au rythme du calendrier julien, en retard de douze jours par rapport au calendrier grégorien en usage dans le reste de l'Europe. Pour éviter de recourir systématiquement à la double datation quelque peu fastidieuse, j'ai opté, sauf exceptions signalées dans le texte ou en note, pour le calendrier grégorien, plus familier au lecteur occidental.

Afin de faciliter la lecture de l'ouvrage, j'ai choisi de franciser les prénoms et les noms des personnages mentionnés dans le corps du texte, sans toutefois toucher à la graphie originelle telle qu'elle figure dans les ouvrages cités. En revanche ces mêmes noms figurent en translittération dans les appels de note et en bibliographie. Les titres d'ouvrages écrits en cyrillique sont également donnés en translittération dans les notes et la bibliographie. Pour éviter de recourir à l'usage de signes diacritiques jugé peu commode, j'ai opté pour la translittération selon la norme GOST 1971.

Les noms de lieux (villes, villages, régions...) sont donnés dans leur dénomination actuelle, ce qui facilitera la tâche du lecteur désireux de les situer sur une carte. Mais ils font l'objet d'un renvoi en note ou d'une remarque dans le texte indiquant le nom en usage en 1812 lorsque ce dernier a changé au cours des deux derniers siècles.

Une petite table des correspondances de noms figure par ailleurs dans le glossaire géographique.

Sauf mention contraire (précisée dans ce cas par une note), j'ai moi-même traduit en français toutes les citations provenant de sources d'archives russes ou d'ouvrages parus en russe. Il en va de même pour les documents de provenance anglo-saxonne.

Enfin, si en 1721, Pierre le Grand a opté pour le titre d'« empereur », désormais obligatoire dans tous les documents d'État, j'ai volontairement choisi de conserver le titre plus ancien de « tsar » pour désigner le souverain russe, réservant celui d'« empereur » à Napoléon. Cette distinction permettra d'éviter, au fil du récit, toute confusion entre les deux souverains.

PRÉAMBULE

Un nouveau regard sur 1812

Dans l'histoire européenne contemporaine, rares sont les événements à avoir suscité autant de passion que la « campagne de Russie » – appelée « guerre patriotique » par les Russes. En France, au fil des deux siècles écoulés, poèmes, romans, gravures et tableaux se sont fait à l'envi l'écho d'une épopée aussi grandiose que tragique. Génération après génération, les enfants de la République ont appris et récité les vers sublimes de Victor Hugo :

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
Sombres jours ! L'empereur revenait lentement,
Laisant derrière lui brûler Moscou fumant.
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la plaine blanche une autre plaine blanche.
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau ¹.

Dans la nouvelle *Adieu* publiée en 1830, ainsi que dans plusieurs de ses romans, Balzac consacre lui aussi des pages émouvantes à cet épisode hors norme : « C'était pendant la retraite de Moscou. Nous avions plus l'air d'un troupeau de bœufs harassés que d'une grande armée », fait-il dire au commandant Genestas dans *Le Médecin de campagne*. Aujourd'hui, les références littéraires sont devenues plus rares ² ; mais, toujours en usage, l'expression populaire « c'est la Berezina », qui désigne un cuisant échec ou une situation catastrophique, offre un semblant d'écho à la tragédie initiale ; enfin, les nouveaux médias,

par jeux vidéo interposés, se sont à leur tour emparés de l'épopée.

Côté russe, la campagne de 1812 occupe une place plus importante encore : élevée au rang de monument littéraire et d'objet philosophique, voire de mythe, par le génie de Tolstoï dans son roman *Guerre et paix* et inscrite dans un espace mémoriel – dès le règne de Nicolas I^{er}, le champ de bataille de Borodino devient un lieu de mémoire collective et, en 1912, un musée lui est consacré –, elle a largement fondé le patriotisme russe moderne ; les festivités qui s'annoncent en Russie pour le bicentenaire de la campagne soulignent d'ailleurs sa prégnance dans l'identité nationale.

Objet littéraire, artistique et philosophique, pierre de touche du patriotisme russe moderne, la campagne de 1812 est aussi un objet d'histoire ; à ce jour, l'ampleur de la bibliographie qui lui a été consacrée donne le vertige : pas moins de 5 000 ouvrages et près de 10 000 articles relevant de ce thème ont été publiés en russe entre 1812 et 1912³ et presque autant dans l'ensemble des autres langues européennes ! Si, au cours du XX^e siècle, les historiens soviétiques ont semblé marquer le pas en se détournant quelque peu de ce champ d'études⁴, l'Occident a pris le relais par le biais de centres de recherches ou de sociétés d'études napoléoniennes. Nul doute qu'à l'approche du bicentenaire, de nombreux livres et albums feront florès à leur tour.

Dans ce contexte, pourquoi m'être à mon tour attelée à un sujet apparemment bien balisé et sur lequel tout semble avoir été déjà écrit ? C'est que j'ai souhaité amener le lecteur à aborder 1812 avec un regard neuf, à travers une perspective globale s'étendant au-delà des aspects militaires proprement dits, intégrant les points de vue français et russe, et rendant compte du ressenti et du vécu des combattants et des civils qui traversèrent cette épreuve.

L'historiographie actuelle a indéniablement apporté des éléments structurants et fondamentaux à notre connaissance de la campagne de Russie. Mais, à mon sens, elle a été marquée par une attention trop exclusivement portée aux questions militaires et stratégiques entendues dans un sens étroit. Elle a minutieusement

retracé le déroulé des opérations, permis d'évaluer avec précision les pertes subies de part et d'autre durant les grandes batailles de la campagne (Borodino, ou « la Moskova » comme l'appellent les Français, Maloïaroslavets, la Berezina...) ou même lors d'échauffourées de moindre envergure – ces « petites affaires », comme les désignaient les combattants dans les lettres à leurs familles. Parmi ces ouvrages d'histoire militaire de première importance, on doit en particulier saluer le récent livre de Dominic Lieven, *Russia against Napoleon. The Battle for Europe, 1807 to 1814*⁵, une somme impressionnante et brillante nourrie de références archivistiques. Néanmoins, en dépit de leur fiabilité quant aux faits et aux données relatés⁶, ces ouvrages ne sont pas tout à fait parvenus, me semble-t-il, à traduire l'intensité, la brutalité et en définitive la singularité de la guerre de 1812 qui fut, à bien des égards, sinon la première, du moins l'une des premières guerres de l'histoire européenne en voie de « totalisation ». Car par l'échelle territoriale des combats et par le nombre des troupes engagées (plus de 500 000 hommes du côté de la Grande Armée, un peu moins côté russe) autant que par l'ampleur des pertes au front⁷ et celle des pertes civiles liées aux exactions commises lors de l'avancée de la Grande Armée⁸, la campagne de Russie fut bien plus qu'une aventure militaire.

En outre, l'historiographie de 1812 s'est le plus souvent inscrite dans une perspective unilatérale qui, en privilégiant le point de vue d'un des deux protagonistes – la France ou la Russie –, a rarement cherché à adopter un point de vue comparatiste sur les mêmes événements⁹. D'où l'écriture d'une histoire engagée, sinon partisane.

L'instrumentalisation politique de la guerre a été particulièrement marquée en Russie – sans doute plus qu'en France. Dès le milieu du XIX^e siècle, l'historiographie tsariste fait de la tragédie un épisode fondateur dans la construction de l'identité nationale¹⁰. Alexandre I^{er} est décrit comme un tsar charismatique ayant réussi à sceller l'union des différentes classes sociales et Koutouzov incarne la quintessence du héros russe, homme simple et sage¹¹, aux antipodes d'un Napoléon victime de sa mégalomanie et de sa volonté égoïste de puissance. C'est dans

cette perspective que se situent les travaux d'A.I. Mikhaïlovski-Danilevski (il est, en 1839, le premier à qualifier le conflit de « guerre patriotique ¹² ») et la fresque de Tolstoï, attaché, à tort, à faire de Koutouzov le seul véritable héros du conflit.

Par la suite, les historiens soviétiques ont eu un discours plus contrasté sur la guerre de 1812. Dans les deux premières décennies qui suivent la révolution d'octobre 1917, ils mettent en doute le patriotisme des paysans russes : à leurs yeux, le régime tsariste, réactionnaire, ne pouvait susciter de mobilisation populaire, et l'attitude combative des paysans s'explique non par une conscience patriotique aiguë, mais par un attachement viscéral à leurs biens personnels – leur bétail, leurs récoltes – qu'il s'agissait de protéger contre un intrus ¹³. À partir de 1936-1937, sous l'impulsion personnelle de Staline et alors que le danger nazi se profile, on s'attache à voir dans 1812 l'émergence d'un solide patriotisme de masse. Koutouzov est érigé en sauveur de la « patrie » ; les analogies se multiplient entre le feld-maréchal et Staline et, au lendemain de l'invasion de l'URSS par les troupes nazies en juin 1941, l'on observe une réactivation des anciennes références : la guerre menée contre Hitler devient la « grande guerre patriotique », en écho à la « guerre patriotique » de 1812. Par la suite, si la déstalinisation apporte des études plus nuancées, les années 1960 et 1970 distillent de nouveaux mythes : les données chiffrées concernant les troupes de l'envahisseur sont systématiquement surévaluées ¹⁴ pour rehausser le prestige russe ; Koutouzov est dépeint sous les traits d'un paysan frugal et austère... Avec la Perestroïka, des ouvrages académiques plus nuancés et plus rigoureux se font jour : ainsi des études de V. Sirotkin ¹⁵ et de N. Troïtski ¹⁶. Mais ces publications continuent de privilégier un seul des points de vue – en l'occurrence le point de vue russe – et d'accorder la prééminence aux questions militaires.

En France, nombre d'historiens, insistant d'abord sur l'échec des négociations franco-russes qui aurait « contraint » Napoléon à attaquer, ont eu tendance à minimiser la nature impérialiste de l'attaque portée contre la Russie, à saluer le génie militaire de Napoléon et la conduite courageuse des soldats sur le terrain. Les récits abondent en détails héroïques sur les opérations : à

juste titre, la bataille de Borodino et le passage de la Berezina se taillent alors la part du lion. Ces opérations étant souvent présentées à l'avantage de la Grande Armée, cette dernière serait restée militairement invaincue en territoire russe ; elle n'aurait plié que devant le froid – le fameux « général hiver » –, la dureté du climat et la vaillance extraordinaire des troupes russes rendues invincibles non par attachement à leur sol mais par l'alcool que le maréchal Koutouzov aurait généreusement distribué à la veille des combats. Des erreurs commises par Napoléon dans son appréciation des données diplomatiques et militaires, il est en revanche plus rarement question. En outre, l'historiographie française a souvent édulcoré le récit des exactions commises par la Grande Armée et a préféré garder le silence sur des sujets tabous, dont les cas d'anthropophagie, une question pourtant peu sujette à caution au vu des sources. Enfin, comme pour relativiser les succès de l'armée russe, elle a souvent dépeint son commandement comme falot, indécis et velléitaire, affirmant avec assurance, mais sans recourir aux archives russes, que la stratégie de retraite mise en œuvre par Barclay de Tolly, et Koutouzov après lui, n'aurait été que le fruit des circonstances et en aucun cas le produit d'une décision pesée et réfléchie. D'où la nécessité, à mes yeux, de mener à bien une histoire croisée qui prenne en compte les points de vue des différents protagonistes.

Enfin, jusqu'à présent, l'historiographie ne s'est que marginalement intéressée aux individus – hommes, femmes et enfants, combattants et civils, acteurs ou témoins de cette épopée tragique – alors que des sources directes – lettres, journaux intimes et mémoires – permettent de retracer nombre de ces destins brisés. La nature des violences, les souffrances physiques engendrées par le froid et la faim, les traumatismes subis par les combattants et les civils, tout cela atteste à quel point la guerre de 1812 constitua une épreuve inédite pour les corps, les esprits et les cœurs. Or cette dimension humaine me paraît avoir été trop négligée par l'historiographie qui, jonglant avec les soldats, les unités et les régiments comme s'ils étaient de plomb, n'a pas toujours cherché à rendre compte, au plus près,

des émotions, du vécu et du ressenti des combattants et des civils.

Quelques ouvrages s'y sont essayés et, en se fondant sur des sources directes, ont entrepris avec talent ¹⁷, parfois aussi avec lyrisme et pathos, d'exprimer les souffrances endurées par les soldats ; mais, trop proches de leurs héros, ils ont souvent livré de la campagne une histoire empathique ¹⁸. En outre, lorsque les historiens se sont intéressés aux hommes, ils ont souvent privilégié les grandes figures de la campagne au détriment des anonymes. On a ainsi conjecturé sur l'importance à Borodino du rhume de Napoléon ou de la crise d'érysipèle d'Alexandre, digressé sur l'impulsivité de Murat ou de Bagration, sur la sagesse stoïque de Barclay de Tolly ou de Ney, sur la « folie » de Junot ou de Rostopchine. Sans nier l'importance et le rôle de ces grandes figures sur lesquelles à mon tour je m'arrêterai, il me semble judicieux d'écouter aussi les témoignages des petites gens – médecins et aides-médecins, sous-officiers, simples soldats, prêtres, bourgeois, paysans, enfants moscovites jetés sur les routes de l'exode – et de faire entendre les voix de ces anonymes aux prises, à leur insu, avec une histoire qui leur fut souvent cruelle.

Pour mener à bien cette histoire globale de la campagne de Russie, j'ai eu recours à des sources très variées, tant russes que françaises, polonaises et allemandes.

En ce qui concerne les archives publiques, je me suis appuyée, pour le volet français, sur des matériaux d'archives publiées, émanant du Quai d'Orsay et du Service historique de l'armée de terre à Vincennes. Pour la partie russe, ont été dépouillés des matériaux d'archives provenant des archives nationales (GARF), des archives historico-militaires (RGVIA) consultées sur microfilms au Russian Center de l'université d'Illinois à Urbana Champaign ¹⁹ et du Département des manuscrits de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg.

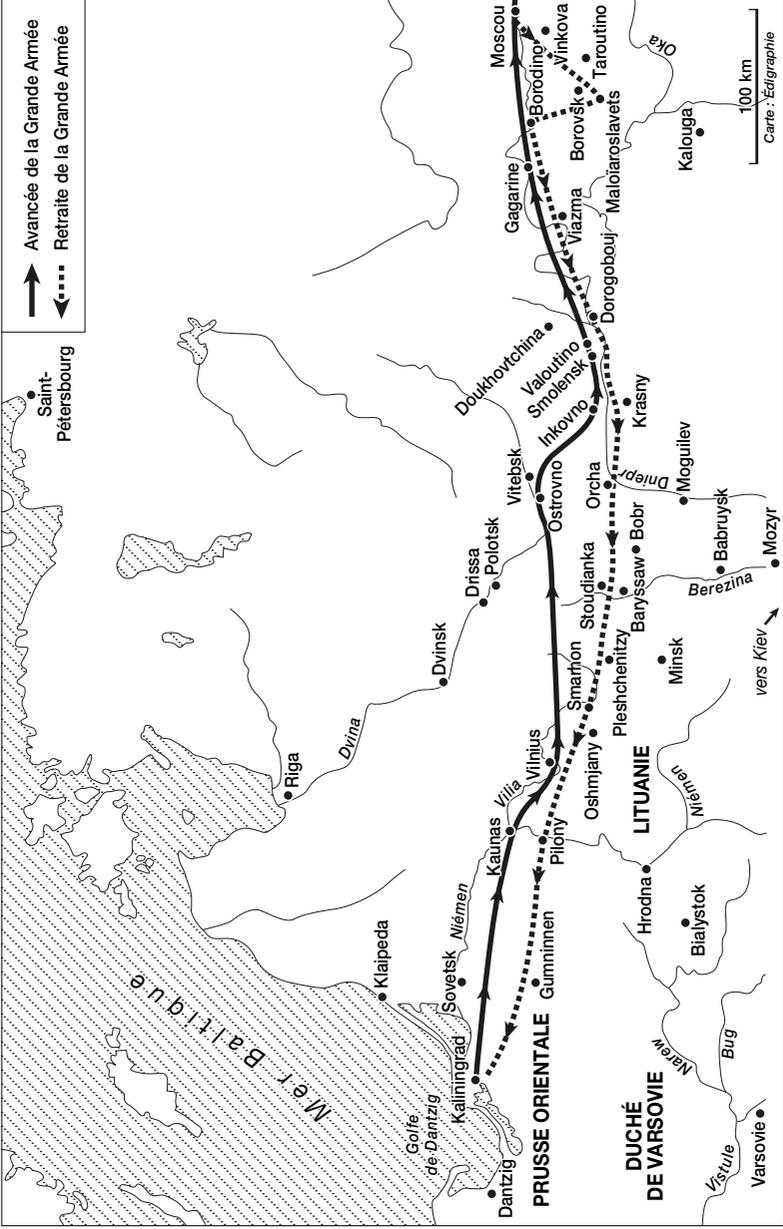
Pour saisir la nature et l'ampleur de la propagande mise en œuvre, j'ai consulté les bulletins de la Grande Armée qui, outil d'influence privilégié, contribuaient à délivrer une lecture officielle du conflit, et leur pendant russe, à savoir les proclamations du tsar. J'ai également dépouillé les « affiches », c'est-à-dire ces

libelles rédigés et placardés par le gouverneur général de Moscou, le comte Rostopchine²⁰, dans les rues de sa ville pour galvaniser l'opinion et la souder contre l'envahisseur.

À ces sources écrites se sont ajoutées des sources iconographiques : durant tout le conflit, la propagande a de part et d'autre, mais surtout en Russie, usé de canaux très divers – images populaires, dessins, tableaux et caricatures – pour tenter sinon de forger une conscience nationale – ce qui constituait une gageure dans une structure impériale multiethnique²¹ – du moins une conscience patriotique, susceptible d'aider à lutter efficacement contre l'ennemi.

Les sources émanant du pouvoir ou de ses satellites ont été enrichies par des sources privées : correspondances, journaux intimes²² et mémoires²³. Certes, les livres de souvenirs, écrits *a posteriori*, parfois même très longtemps après les événements qu'ils relatent, véhiculent souvent des erreurs, des poncifs, des mythes ; il convient donc de les manier avec circonspection²⁴. Mais en dépit de leurs limites, ces sources directes demeurent de passionnants matériaux révélant beaucoup d'« une peau humaine autrement plus chatouilleuse que le papier²⁵ ». J'ai donc puisé de fascinants témoignages parmi les correspondances et les mémoires émanant de membres des états-majors russe et français, d'officiers, de sous-officiers, d'hommes du rang ainsi que de civils, adultes et enfants. Enfin, côté russe, pour pallier le caractère biaisé et parcellaire de ces sources – les paysans, combattants analphabètes, ont rarement laissé de témoignages écrits et, à ce jour, seuls deux récits émanant de paysans enrôlés dans l'armée du tsar sont parvenus jusqu'à nous²⁶ –, j'ai travaillé sur des chansons, civiles et régimentaires, des poèmes populaires et des fables produits et véhiculés pendant le conflit par le peuple en armes²⁷.

Croisées et mises en perspective, ces sources devraient, je l'espère, aider le lecteur du XXI^e siècle à approcher au plus près la terrible réalité que constitua la campagne de Russie et à éclairer le propos d'un rescapé, le sous-lieutenant Ducque, qui, revenu de l'enfer russe, confessa dans une formule aussi laconique qu'intense : « Nous connûmes par expérience les dernières extrémités que l'espèce humaine peut endurer²⁸. »



La campagne de Russie

PROLOGUE

Le 14 septembre au matin, après avoir passé la nuit dans le faubourg de Dorogomilov, situé à 7 kilomètres de la ville, la cavalerie légère du 2^e corps de la Grande Armée s'apprête à faire son entrée dans Moscou. Pour Joachim Murat, le flamboyant roi de Naples, alors âgé de 45 ans, reconnaissable entre tous à « son habit véritablement théâtral ¹ », « son chapeau doré à plumes ² » et sa pelisse verte à brandebourgs d'or, l'heure est solennelle. L'entrée dans la ville sacrée doit en effet sceller une victoire psychologique sur l'ennemi et apporter un repos bien mérité à des hommes harassés de fatigue après des semaines de marche forcée sous des pluies diluviennes, puis sous de fortes chaleurs. Chez les soldats qui le suivent en silence, l'excitation est palpable : de cette cité dont ils rêvent depuis plusieurs semaines, ils ne savent rien de précis ; mais au vu des bulbes dorés des églises, des tours de couleur vive aperçues du mont du Salut ³ et des façades blanchies à la chaux des fastueux palais qu'ils ont longées en s'approchant de la ville par des artères larges et dégagées, ils pressentent des intérieurs raffinés, des lits confortables et des caves bien pleines. Moscou, c'est pour eux le lieu qui effacera les souffrances accumulées depuis plus de deux mois.

En entrant précautionneusement dans la ville – un piège reste possible –, Murat escompte qu'il n'y rencontrera pas l'armée russe et que les récentes échauffourées qui ont éclaté entre ses hommes et l'arrière-garde russe ne se reproduiront pas. À l'aube

de ce 14 septembre, Fedor Vladimirovitch Akinfov, aide de camp et émissaire du général d'infanterie Mikhaïl Andreïevitch Miloradovitch ⁴, commandant de l'arrière-garde russe, est venu lui rendre visite. Au nom du général, il lui a demandé quelques heures de trêve pour organiser le repli pacifique des troupes, tout en jouant de la menace : faute d'un accord permettant à l'arrière-garde russe de quitter la ville et d'évacuer ses derniers convois sans encombre, Moscou sera défendue pied à pied jusqu'au dernier soldat vivant et, si nécessaire, incendiée. Après avoir hésité un court instant – il n'a reçu aucune instruction de Napoléon à ce sujet –, Murat a accepté la proposition : il est désireux, a-t-il déclaré à Akinfov, de donner à la population moscovite une image positive de la Grande Armée et d'épargner les vies des blessés et malades réfugiés dans les hôpitaux de la ville ; mais plus encore, il est soucieux de ne pas réitérer la catastrophique entrée dans Smolensk réduite en cendres un mois plus tôt et d'assurer à ses soldats de confortables quartiers. Akinfov a demandé à ce que la suspension des hostilités se poursuive jusqu'à minuit ; généreux, Murat a prolongé la trêve jusqu'au 15, à 7 heures du matin ⁵. Aussi, lorsque l'avant-garde de la Grande Armée pénètre dans la ville le 14 en tout début d'après-midi, elle talonne des régiments russes qui s'y attardent encore et il n'est pas rare que les officiers des deux armées se saluent, voire se parlent : « Officiers et soldats s'abordaient, se serraient les mains, se prêtant leurs gourdes d'eau-de-vie, et causant ensemble comme ils le pouvaient ⁶ », se souviendra Heinrich von Roos, médecin dans la Grande Armée.

Chez les Russes, cette affabilité n'est que de circonstance. Contraintes d'évacuer la ville sans combattre, mortifiées d'abandonner ce qui reste de la population à un sort incertain, les troupes oscillent entre la colère, la honte et le désarroi : « Lorsque nous traversâmes la ville, il me sembla que je me trouvais dans un monde irréel. J'aurais voulu croire que tout ce que je voyais – la tristesse, la crainte, l'affolement des habitants – n'était qu'un rêve et que je n'étais entouré que de fantômes. Les vieilles tours du Kremlin, les tombes de mes ancêtres, la cathédrale où notre souverain avait été sacré, tout criait la vengeance ⁷ », rapporte dans son journal le jeune

Alexandre Tchitchérine, lieutenant de la garde au régiment Semenovski. « Moscou est pris. Il est des choses inexplicables ⁸ », écrira deux jours plus tard la grande-duchesse Catherine à son frère le tsar Alexandre I^{er}.

Pour les troupes du roi de Naples en revanche, l'émerveillement est de mise ; la ville où elles s'installent vers 7 heures le 14 au soir les subjuge par sa magnificence, comme l'atteste le sous-lieutenant Ducque, alors attaché au 12^e régiment de chasseurs à cheval :

Le soleil brillait de tout son éclat et fit étinceler à nos yeux émerveillés le reflet de tous les dômes dorés ou argentés qui montraient leur éclat au lointain. À ce spectacle pompeux, un enthousiasme extraordinaire s'empara de nos soldats. On n'entendait dans les rangs que le mot féerique de « Moscou ». Moscou où nous espérions trouver les douceurs et l'abondance de l'ancienne Capoue ou véritable Palestine, où devait être le terme de nos misères et de nos souffrances ⁹.

Le gros des troupes de la Grande Armée, stationné sur le Mont du Salut dans l'attente de son entrée dans la ville, n'est pas en reste, « admirant, par un temps superbe, un millier de clochers dorés et arrondis, qui, brillant des rayons du soleil, ressemblaient de loin à autant de globes lumineux » :

Il était de ces globes, qui, posés sur le sommet d'une colonne ou d'un obélisque, avaient la forme d'un aérostat suspendu dans les airs. Nous fûmes transportés d'étonnement à la vue d'un si beau coup d'œil, devenu plus séduisant encore par le souvenir des tristes objets dont nous avons été témoins ; [...] et par un mouvement spontané, nous criâmes tous « Moscou, Moscou ! » À ce nom tant désiré, on courut en foule sur la colline, et chacun, en faisant des remarques de son côté, découvrait à tout moment des merveilles nouvelles. L'un admirait un magnifique château placé sur notre gauche, et dont l'architecture élégante nous rappelait celle des orientaux ; un autre portait son attention sur un palais, sur un temple ; mais tous étaient frappés du superbe tableau que présentait cette grande ville. [...] Les murs différemment colorés, les coupoles dorées ou couvertes de plomb et en ardoises, répandaient la plus piquante variété, tandis que les terrasses des palais, les obélisques des portes de la ville, et surtout les clochers, construits en forme de minarets, offraient à nos yeux et en réalité, une de ces cités fameuses d'Asie, qui jusqu'alors nous paraissaient n'avoir existé que dans la riche imagination des poètes arabes ¹⁰.

Pourtant, très vite, à leur entrée dans la ville, un sentiment de malaise s'empare des troupes qui s'égrènent lentement dans

l'Arbat, une des rues les plus célèbres du centre de Moscou. Soudain, « un paysan lança un coup de feu au roi de Naples et blessa un colonel à côté de lui ¹¹ ». Mais hormis cet incident, il règne dans la ville un silence étrange ; Moscou paraît déserte, vidée de ses habitants, comme si dans le sillage de l'armée en retraite, la population s'était elle aussi retirée, abandonnant à l'ennemi ses palais, ses demeures, ses boutiques et ses vivres.

Après avoir durant l'après-midi essuyé plusieurs coups de feu sans conséquence en provenance de tireurs isolés et souvent ivres, les premiers régiments, des hussards polonais, atteignent l'enceinte du Kremlin en fin de journée ; ils s'y installent vers 21 heures, sans rencontrer la moindre résistance ; de leur côté, envoyés en reconnaissance, le général Durosnel et le capitaine ¹² Gourgaud ne tardent pas à constater, interloqués, que fonctionnaires, officiers de police, nobles et marchands ont bel et bien déserté la ville. L'impression qui surgit de ce silence est pour le moins angoissante :

Entré dans la ville après l'infanterie, je traversai de grandes places et des rues. Je regardai par les fenêtres de chaque maison et, ne trouvant âme qui vive, me sentis glacé d'effroi. De temps à autre nous croisions nos régiments de cavalerie qui parcouraient les rues au galop sans trouver personne ¹³.

Soucieux de trouver une explication rationnelle à cette situation, certains veulent croire à un mauvais coup, à une embuscade ; le capitaine Lefrançais déclare ainsi sur un ton péremptoire : « On n'abandonne pas de grandes villes de cette manière, ces canailles se cachent, nous allons les dénicher et ils se mettront à genoux devant nous ¹⁴. »

Mais dans les alentours du Kremlin, mis à part les blessés de Borodino, on ne trouve tout au plus que quelques centaines d'étrangers – dont beaucoup de Français heureux de saluer leurs compatriotes – et un peu plus de 6 000 Russes. Parmi eux, des fonctionnaires et des prêtres, une grande majorité de gens malades, âgés et handicapés, trop démunis ou trop pauvres pour fuir, des domestiques chargés par leurs maîtres de veiller sur leurs biens, ainsi que des marchands et des artisans décidés à protéger leurs boutiques de la soldatesque ennemie. Soit un peu plus de 2 % seulement de la population d'avant guerre ¹⁵.

Composition et mise en page



N° d'éditeur : L.01EHBN000297.N001
Dépôt légal : janvier 2012